LES
HAUTS-QUARTIERS

Paul Gadenne

LES HAUTS-QUARTIERS

ROMAN

Préface de Pierre Mertens

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-7578-3619-4

© Éditions du Seuil, 1973
© Points, 2013, pour la préface

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Paul Gadenne absent de Paris

Henry James imaginait volontiers qu'on pouvait subir la tentation de pénétrer au cœur d'une œuvre jusqu'à piéger le secret fondamental dont elle était issue et surprendre à travers elle, en flagrant délit, l'énigme de celui qui l'avait engendrée. Mais l'auteur du *Tour d'écrou* savait aussi que le « motif dans le tapis », une fois décelé, ne livre pas pour autant la clé du rébus. Pareillement le Citoyen Kane emporte dans la mort l'image du bouton de rose qui l'eût pu trahir dans l'intimité et sans doute au plus fort de son être.

Est-ce une coïncidence ? Dans une note liminaire au dernier roman publié de son vivant, *l'Invitation chez les Stirl*, Paul Gadenne annonçait déjà que son livre suivant pourrait porter la mention : « Seul l'auteur de ce livre est fictif. » Or ce livre-là devait précisément devenir *les Hauts-Quartiers*.

On peut néanmoins se jeter à la recherche d'un écrivain disparu lorsqu'on estime qu'il n'occupe pas, dans l'histoire et dans le présent d'une culture, la place qui lui revient. On est en droit de s'interroger sur les motifs qui l'ont fait oblitérer. Il y aurait du reste une belle étude à effectuer sur certaine « face cachée » du roman français contemporain : on s'y demanderait, par exemple, pour quelles raisons, elles-mêmes obscures mais à coup sûr révélatrices, Georges Limbour, René Daumal, Joë Bousquet, Jean Reverzy, Raymond Guérin, Henri Calet, Louis Guilloux, Alexandre Vialatte n'alertent plus ou pas davantage ce qu'il est convenu d'appeler « la sensibilité d'aujourd'hui ».

Certains créateurs, même lorsqu'ils ont accédé – quelquefois sur un malentendu ou pour leur disgrâce – à la célébrité, n'en demeurent pas moins confidentiels, au sens propre

du terme. Voyez Broch. Voyez Musil. Voyez Segalen. Voyez Lowry [1].

Pour Paul Gadenne, il n'en est pas allé de même : c'est bien l'oubli qui a « sanctionné » sa sortie de scène. Au moment où ce livre posthume voit enfin le jour, celui qui l'a écrit sera bien – selon la formule consacrée, mais aussi de toutes les façons – « absent de Paris ». En 1956 s'est interrompue l'élaboration d'une œuvre entreprise à l'aube de la guerre et dont l'auteur, ainsi qu'on dit si souvent dans les notices nécrologiques, « disparaissait prématurément ». Peut-être, quelquefois, au cours de cette période, ses livres avaient-ils dû apparaître à certains « prématurés » eux aussi. Gadenne lui-même ne se berçait point trop d'illusions à ce sujet. Dans la présentation à *l'Invitation chez les Stirl*, il se demandait avec un évident scepticisme si un livre de ce genre, « où ce qui compte est tout ce qui n'est pas dit », pouvait encore avoir des lecteurs… André Rousseaux lui reprochait ses « analyses minutieuses » et la gratuité apparente de quelques « innovations techniques [2] ». Robert Kemp regrettait, lui, qu'il ne considérât pas le roman comme un « divertissement [3] ». François-Régis Bastide a relevé ironiquement, à propos de *la Plage de Scheveningen*, les biais dont bien des lecteurs de ce livre usaient pour « avouer leur admirative incompréhension de cette œuvre. Les uns souhaitaient plus de clarté, les autres de romanesque, celui-ci amorce un essai théologique, un dernier exorcise la poésie (…). Il semble plus simple de reconnaître que la vie de son auteur est celle d'un absent ou d'un prophète [4] ».

Il ne semble pas aventuré d'affirmer que la postérité de l'œuvre a souffert, au moins en partie, de sa précocité même. Dans un numéro des *Cahiers du Sud*, publié en 1955 et consacré, avec une présentation de Michel Butor et Bernard Dort, aux « romans blancs », on trouvait réunis les noms de

1. Combien n'apparaît-il pas significatif, à cet égard, que Gadenne fut, en France, l'un des premiers à parler, et avec une extrême pertinence, de l'auteur d'*Au-dessous du volcan*, dans une note critique des *Cahiers du Sud* en 1950…
2. À propos du *Vent noir*, cf. le nº 60 du *Figaro littéraire*, 1947.
3. Cf. le nº 1031 des *Nouvelles littéraires*, 1947.
4. « Paul Gadenne et ses coupables », *la Table ronde*, mars 1953, p. 142.

Robbe-Grillet, M'Uzan, Cayrol, Duras et Gadenne. L'ouvrage posthume de celui-ci confirme certes, si besoin en était, tout ce qui le séparait de ceux qui ont fait leurs classes à « l'école du regard ». Dans une réponse à une enquête sur « la crise du roman français[1] », il regrettait que le romancier ne fût plus un « possédé » et qu'il ne crût « plus en ses pouvoirs », qu'il eût « perdu cette part d'ingénuité nécessaire à l'invention et à l'édification patiente d'une œuvre romanesque ». Il est loisible de constater, cependant, comment il avait pressenti les révolutions fécondes qui bouleverseraient, dans les années soixante, le roman français. De *Siloé*, publié en 1941, aux *Hauts-Quartiers*, réédité aujourd'hui, que de chemin parcouru ! Comme celle de Reverzy, l'œuvre de Gadenne constitue une saisissante illustration de l'itinéraire qui a conduit de l'ancien roman au nouveau. Chez l'un comme chez l'autre, on assiste à une décantation, à une ascèse. Mais ni l'un ni l'autre n'ont assez vécu pour s'assurer l'audience qu'eût dû justement leur ouvrir cette démarche exemplaire. Non que l'œuvre, de leur vivant ou au lendemain de leur mort, fût passée inaperçue, tant s'en faut. Reverzy avait même vu son premier livre couronné par le prix Renaudot en 1954 et Maurice Nadeau a édité, jusqu'au dernier, ses textes posthumes. Pour ce qui est de Gadenne, le cas est plus singulier. Albert Béguin, Gaëtan Picon, François-Régis Bastide, Jean Cayrol, Marcel Arland, Bernard Dort, Pierre de Boisdeffre, Robert Kanters ont affirmé qu'on tenait en lui un écrivain parmi les plus représentatifs de sa génération. Parlant de *la Plage de Scheveningen*, Guy de Chambure a écrit qu'il tenait « le roman de Gadenne pour un des meilleurs de ce temps[2] ». Des notes critiques, non signées, dans le *Dictionnaire des œuvres contemporaines*, le signalent à l'attention dans des termes comparables et il y est dit, à propos de *l'Avenue*, qu'il s'agit là d'« un des plus beaux romans d'aujourd'hui bien qu'on ne le sache guère[3] ». François Nourissier prévoyait, en 1960 déjà, qu'on attendrait « longtemps encore que soient mis à leur place – avec les bénéfices divers

1. Cf. *les Nouvelles littéraires*, nº 1055, 1947.
2. Cf. *les Temps modernes*, 1953.
3. Éd. Laffont-Bompiani, 1967, p. 53.

que cela comporterait – les Leiris, Mandiargues, hier les Daumal, Gadenne, qui sont la probité et la vie de nos Lettres[1] ».

On observera que des critiques anglo-saxons ont parfois, eux aussi, décelé en lui un romancier majeur et se sont étonnés sinon scandalisés de l'éclipse que semblait connaître le rayonnement de son œuvre dans son propre pays. Le professeur Henri Peyre, de l'université de Yale, dans le fameux panorama critique qu'il a consacré au roman français contemporain, n'hésitait pas, en 1955, à le retenir parmi les quelque dix écrivains français qui marqueraient leur époque[2]. L'admirateur que sa curiosité pousserait à investiguer plus loin encore, aura même l'agréable surprise de découvrir que le nom de Gadenne a retenti jusqu'en Nouvelle-Zélande où un professeur de l'université de Canterbury a étudié de près la signification de son entreprise[3]…

Si nous revenons alors en France, pour retrouver l'écho qu'elle a pu susciter parmi la critique universitaire, il ne nous faudra retenir qu'un mémoire écrit pour l'obtention d'un diplôme d'études supérieures à l'université de Toulouse, analyse dont on ne saurait assez louer la sagacité et la pénétration, de Jean Crocq : *Paul Gadenne ou les vicissitudes d'une chasse spirituelle*[4].

Nous ne croyons utile de faire ainsi étalage d'éléments bibliographiques qu'afin de situer la véritable « malédiction » dont l'œuvre a souffert : si scandale il y a, comme nous inclinons à le penser, celui-ci résulte non d'une méconnaissance mais d'une véritable crise d'*amnésie* de l'activité critique. Et nous n'en voulons pour preuve, précisément, que ceci : qu'il ait fallu attendre seize ans pour sortir ce roman encore inédit du tiroir où l'ignorance ou la désinvolture d'un certain Paris littéraire le

1. Cf. l'introduction sur « le monde du livre » aux *Écrivains d'aujourd'hui (1940-1960) – Dictionnaire anthologique et critique établi sous la direction de Bernard Pingaud*, Grasset, 1960, p. 37.

2. *The Contemporary French Novel*, New York – Oxford University Press, 1955, p. 281-282, 290, 315-316 et 323.

3. R. T. Sussex, « The Novels of Paul Gadenne » in *Aumla*, *Journal of the Australian Universities Language and Literature Association*, november 1961.

4. De cette étude déposée à la faculté des Lettres et de Sciences humaines de Toulouse, seul un fragment a été imprimé dans les *Annales* publiées par cette faculté, en novembre 1965.

tenaient jalousement enfermé ! Et pourtant, à ce livre-là aussi, dont beaucoup et des mieux placés connaissaient l'existence, d'aucuns avaient, en temps utile, déjà promis une brillante carrière. À la mort de l'auteur, Albert Béguin relata que « Gadenne venait d'achever, en première version, un roman auquel il tenait beaucoup. Lors de son dernier séjour à Paris, il nous en parlait avec ferveur, et lui qui si souvent avait dû se croire à la veille de mourir, il paraissait n'y plus songer avec la même angoisse, comme si la confiance qu'il mettait dans cette dernière œuvre l'eût persuadé qu'il aurait le loisir de l'achever[1] ».

De son côté, Dort faisait mention des œuvres de Gadenne qui restaient à publier[2]. Quant à Picon, il n'hésitait pas à parier : « Tout porte à croire que le roman inachevé, *les Hauts-Quartiers*, maintient cette vertu conquise du dépouillement essentiel en lui donnant la signification spirituelle la plus profonde[3]. » Il est permis au lecteur de 1973 de mesurer la justesse de cette intuition. Jusqu'ici, seul un court fragment de l'œuvre avait été publié dans *la Nouvelle N.R.F.*[4] et, dans les colonnes de la même revue, Jacques Chessex se demandait, près de dix ans plus tard, pourquoi l'éditeur de Gadenne ne procédait pas à la publication du livre intégral[5]. Yvonne Gadenne qui, retirée à Agen, conservait depuis plus de quinze ans l'espoir que « justice fût rendue », se voit maintenant exaucée. Mais c'est bien à elle, avant tout, qui s'est patiemment dévouée à la mise en ordre définitive du manuscrit, que doivent aller les remerciements du lecteur…

De ces *Hauts-Quartiers*, de ce récit d'une quête où l'on voit un homme, de dépouillement en dépouillement, accéder au bord du néant et fixer, de manière presque transcendantale, le

1. *Esprit*, juin 1956.
2. *Cahiers du Sud*, nº 336, 1956.
3. *Panorama de la nouvelle littérature française*, 1960, p. 130.
4. Sous le titre « Un mariage », numéros de novembre et décembre 1957.
5. *La Nouvelle N. R. F.*, octobre 1966. Relevons qu'un des meilleurs connaisseurs de l'œuvre, Charles Blanchet, avait pris connaissance du roman sur manuscrit et y a fait maintes allusions au sein d'une étude publiée dans *Esprit* en avril 1963.

vertige de l'amour, il ne nous appartient pas de parler ici. C'est là désormais le travail du critique et de l'exégète. Une tâche nous incombe seulement : celle de rappeler, très sommairement, l'itinéraire au terme duquel s'accomplit cet aboutissement.

Né en 1907, Gadenne contractait, dès 1933, la tuberculose qui, après divers avatars, devait finalement l'emporter à l'âge de quarante-neuf ans. Son premier roman, *Siloé*, édité en 1941, relatait la convalescence intensément vécue et rêvée telle une initiation par un jeune homme dans un sanatorium de montagne. Comme dans *la Montagne magique*, à la fois si proche et si lointaine de ce livre, la maladie dont souffre le héros et dont il guérit a seulement atteint son corps mais lui permettra d'accéder à la vraie vie. La narration frappe par sa profusion, son caractère incantatoire et cette plénitude qui reflète une des dimensions de l'œuvre, son côté diurne. Le bonheur d'exister se transmue ici en bonheur d'écriture. On n'est pas près d'oublier ces pages où Simon qui marche dans la neige aux côtés d'Ariane, la femme aimée que lui ravira une avalanche, tombe en arrêt et en extase devant un arbre isolé, trait d'union entre la terre et le ciel et signe d'une réconciliation d'où plus rien de vivant, soudain, ne s'absente.

Plutôt un voyage au bout de la nuit : ainsi doit-on considérer *le Vent noir*, qui date de 1947. Il est peu de récits qui, à son égal, aient transcrit avec cette acuité la folie d'aimer et l'impossibilité de vivre sa passion. Le désert de l'amour brûle sous le soleil noir de la mélancolie. Aride, l'âme se consume d'appeler sans espoir d'être entendue. Les marches harassées de Luc dans un Paris transi, à la recherche d'une femme toujours volatile, toujours à ressaisir, ses rendez-vous toujours manqués ou perdus d'avance, comme peuvent l'être de mauvaises causes, ne trouveront leur terme que dans le crime. Luc veut vivre avec Marcelle une « minute parfaite » qui le délivrerait de son impuissance et de sa panique. Voyeur, il se regarde exister par le trou d'une serrure où aucune clé, pour lui, ne tourne. La porte, une fois enfoncée, n'ouvre que sur la mort. Mais, ainsi qu'au dénouement de *Moïra* de Julien Green, vient alors l'apaisement. C'est par le crime et par-delà le bien et le mal que Luc gagne les frontières de cette « seconde patrie » où,

selon Musil, tout ce que fait chacun de nous « est innocent ». Béguin tenait pour un chef-d'œuvre ce livre éperdu et haletant.

Ensuite furent publiés presque simultanément *la Rue profonde*, manière de poème en prose d'une singulière transparence, et *l'Avenue*, peut-être la plus mal comprise et la plus féconde des œuvres de l'écrivain. Ces deux livres, par le biais d'une parabole ambiguë, rapportent la démarche du créateur en proie à sa création. Le réel et l'imaginaire, l'être et le symbole s'épousent ici si étroitement qu'on ne sait à quoi attribuer l'envoûtement qui s'empare du lecteur.

Un poète attend que remonte à la surface de la nuit la « forme parfaite » qu'y a engloutie le mensonge. Car les mots sont usés, ils ont trahi, pareils à la jeune femme aimée qui n'est pas venue au rendez-vous. Du silence naît un poème « en creux », comme le jour ne résulte que de l'effacement de la nuit. Et le poète ne se réconcilie avec soi qu'en se réconciliant avec le verbe. Telle est la donnée lyrique de *la Rue profonde*.

Dans *l'Avenue*, les perspectives s'élargissent. Blessé durant l'exode de 1940, le sculpteur Antoine Bourgoin a trouvé asile dans la petite ville de Gabarrus où, pour récupérer sa propre identité, il va s'efforcer de modeler une statue « qui soit comme un caillou usé par le temps mais sur lequel le temps glisse faute de prise ». Par dilection, il entreprend quelquefois de remonter l'avenue qui traverse la bourgade, bordée de mesquines villas et de ces arbres dont il croit entendre « le cri inaltérable ». Sa démarche paraît d'abord privée de but. Bientôt elle recoupe cependant celle de l'artiste hanté par la forme qu'il veut donner à son œuvre, en quête d'un « grain d'absolu ». L'avenue est censée mener à une construction, peut-être réelle, peut-être mythique, sans doute déjà détruite. À la recherche de cette forme incertaine, le héros recouvre son unité perdue. « Les marches matinales d'Antoine Bourgoin miment la naissance d'un monde. » Il aspire, à présent, à donner « un instant de sa vie à la joie paisible qui est au cœur des choses » et il conçoit de n'édifier que soi, car « on peut vivre sans rien créer d'autre que soi-même, c'est-à-dire un pur oubli »

La Plage de Scheveningen et *l'Invitation chez les Stirl* semblèrent consacrer un retour de l'auteur au romanesque, mais

compte tenu des découvertes auxquelles avaient abouti ses « enquêtes » symbolistes.

Piégé au cœur du Paris de la Libération, Guillaume Arnoult veut revoir Irène qu'il a aimée naguère et qu'il n'a plus revue depuis six ans. Tous ceux qui peuvent l'aider à retrouver sa trace lui parlent de son ancien camarade de khâgne, qui, autrefois poète, chantait si bien l'amour des âmes et des corps et dont la guerre a fait un sanglant délateur. Guillaume retrouve Irène et l'emporte vers une de ces plages du Nord si semblables à celle que peignit Ruysdaël dans un tableau qui leur fut autrefois cher : « La Plage de Scheveningen ». Pourtant Guillaume constate bientôt qu'il n'y a pas place auprès d'Irène « pour l'anxiété avec laquelle il était venu ». On ne peut se construire impunément « contre l'Histoire » car le passé contamine le présent, on ne peut se laisser gagner par lui comme par une maladie et, comme une maladie, *le Temps condamne*. Au cours de la nuit qu'ils passeront côte à côte, Guillaume et Irène apprendront la nouvelle de l'exécution de Hersent et tout se passera comme si celui-là non plus ne pouvait recouvrer, vis-à-vis de celle-ci, l'innocence qu'il a irrémédiablement perdue lorsque, naguère, l'amour est mort entre eux. On ne communique plus. Le malentendu devient un non-entendu. On voit à partir de quelle dialectique de l'amour et de l'infidélité, de la foi et de la trahison, du présent et du passé, s'élabore le livre. « La seule innocence qu'on puisse trouver sur cette terre, celle qui consiste à éprouver du bonheur », on ne la trouve qu'en édifiant « sa vie sur des éclairs ». La maîtrise nous confond avec laquelle Gadenne tisse l'entrelacs des destinées et des significations qu'elles empruntent. Cet univers où ni Dieu ni Diable ne comparaissent guère nommément est hanté par la faute et le salut. Certaines des pages les plus fortes qu'on ait écrites sur la culpabilité de l'homme, mais aussi sur l'obscure rémission dont il peut, en dernier ressort, bénéficier, se trouvent sans doute ici.

C'est sur un autre registre, celui d'une sorte d'humour blessé, que l'auteur joue dans le dernier livre publié avant sa mort, *l'Invitation chez les Stirl*. Accueilli, dans leur villa de Barcos-les-Bains, par un couple d'amis anglais et leurs deux cerbères, le peintre Olivier Lérins finit par s'engluer dans un huis clos

aux frontières indéfinissables. Il passe ses journées « à attendre il ne sait quoi – peut-être un peu de bienveillance du monde ». Monsieur Stirl succombe à une crise cardiaque qui prend à peine valeur d'événement. Madame Stirl dont tout, au fil des jours, l'a séparé davantage et, en même temps, dangereusement rapproché, quitte Olivier dans la plus complète équivoque. « Chacun n'est pour l'autre qu'un faux témoin. »

Seule une réelle exégèse rendrait compte des dimensions d'un univers dont nous n'avons voulu et pu que suggérer l'importance. Son côté solaire et ses perspectives nocturnes ; sa profusion et sa nudité ; son frémissement et sa rigueur ; sa ferveur et sa fragilité, comme d'une immense fougère saisie par le gel. Un univers surpris dans sa crudité et comme suspendu sur le fil du rasoir, dans l'attente de son propre avènement. Car, semblable en cela à tous les grands romanciers, Gadenne savait que le récit est le lieu privilégié non des réponses mais des questions. Formulant son credo, il a écrit, à propos du mystère romanesque, ces lignes frappantes : « La rencontre de Manon et de Des Grieux, la longue rêverie du prince André à Austerlitz, sous le ciel profond, la confession de Raskolnikov à Sonia, Julien Sorel séduisant Mathilde et Sparkenbroke respectant Mary, la promenade des jeunes filles sur la plage de Balbec ou Bayard Sartoris parcourant les routes de toute la vitesse de son auto et s'acheminant, d'accident en accident, vers la mort : de tels épisodes se sont imposés pour toujours à notre imagination, les uns avec une signification à laquelle ne cesse de s'alimenter notre vie, les autres comme ces spectacles de la violence auxquels nous ne pouvons pas toujours attacher un sens, mais qui restent en nous comme le souvenir d'un orage [1]. »

Gageons que maints lecteurs garderont longtemps en mémoire les échos de la tempête spirituelle qui se lève et retombe sur « les Hauts-Quartiers ».

Pierre Mertens

1. « Efficacité du roman » in *Confluences*, juillet-août 1944. On songe un peu au Blanchot du *Livre à venir* : « Réunir dans un même espace Achab et la baleine, les Sirènes et Ulysse, voilà le vœu secret qui fait d'Ulysse Homère, d'Achab Melville et du monde qui résulte de cette union le plus grand, le plus terrible et le plus beau des mondes possibles, hélas un livre, rien qu'un livre. »

Que vois-tu, Jérémie ?

Par la fenêtre de sa petite chambre, Didier apercevait un pêcher et c'est derrière ce pêcher que, quelques mois auparavant, un matin, il avait vu s'avancer sa mère, puis son père, rescapés des Flandres, portant en eux l'image de leur maison détruite et de tous leurs biens dispersés. Ce qui fait qu'il avait un peu pâli le jour où, à sa table, Mme d'Hem, dans sa belle villa entourée de feuillages centenaires et protégée par trois hectares de parc, avait parlé assez étourdiment, avec une sournoise intention à son adresse, pour faire valoir sa propre activité d'ailleurs consacrée à des fins purement personnelles, des gens qui avaient toujours vécu avec les pieds dans leurs pantoufles. Ainsi les images s'équilibrent-elles dans les têtes sans cesse en travail. Il est vrai qu'avec on ne sait quelle sottise dans les poumons, inconnue même des médecins les plus réputés, et inoffensive pour tout le monde sauf pour soi, on peut se croire discrédité et ne plus paraître bon à grand-chose. Mais de cela il ne voulait pas se plaindre : il y aurait eu des gens pour dire qu'il « insultait à leurs morts ». Or il y avait une chose bien décidée dans son esprit, c'est qu'il ne ferait jamais partie de leurs morts. Et en effet, c'était à ses yeux comme si toutes les places étaient prises. Les hommes, surtout dans les temps où nous vivons, n'ont pas tous droit au même cimetière. « C'est entendu, disait-il volontiers à Mme Chotard-Lagréou les jours où cela n'allait pas entre eux, c'est entendu, je n'irai pas souiller le vôtre… »

Derrière ce pêcher était l'impasse, puis s'étendait un calme verger avec des espaliers en x, quelques pruniers fourbus de vieillesse et rassasiés de leur propre charme et, derrière eux, la

petite maison où on lui avait cédé une chambre-cuisine pour ses parents, et où ils étaient arrivés sans rien, comme il était arrivé sans rien, un an plus tôt. Pendant des mois ils avaient ainsi vécu sans rien, ni objets ni argent, et ç'avait été des mois comblés, et pas une fois ne leur était venue à l'esprit l'idée d'une injustice, d'une inégalité : n'ayant rien, ils se sentaient égaux à tous.

À peine une petite scène fâcheuse rompit-elle un instant, pour une demi-journée, cette égalité d'âme ; elle n'aurait même pas laissé de trace en Didier – pas plus que la chute faite à onze ans du haut des « fortifs » – si plus tard… Mme Aubert, dont l'enfance s'était écoulée à la campagne, sur les coteaux de Marquenterre, n'était heureuse que dans les champs. Pour échapper aux rues étroites du quartier Saint-Laurent, Didier emmenait parfois sa mère hors de la ville. Après les ponts, ils avaient trouvé, en haut d'une pente, une prairie éloignée, dominant la courbe du fleuve qui s'étalait là comme un grand lac. C'était un endroit d'une rustique douceur, et la vue de l'herbe réjouissait les yeux confiants de Mme Aubert. La prairie en fleurs se bombait légèrement avant de descendre vers le fleuve et les montagnes apparaissaient au loin. On sentait la terre battre sous les pommiers et la grisante rumeur des routes parvenait aux promeneurs en même temps que des bruits de sources. Mme Aubert s'asseyait, regardait tout cela comme si elle était chez elle et remerciait Dieu en pensant aux huit jours passés dans la cave avec son mari tandis qu'on se battait dans la ville et que chaque nuit retentissaient des explosions. Comme ils se tenaient là un matin, paisibles, une voix résonna derrière eux et ils virent un gros homme qui les apostrophait, le cigare entre les dents :

– Qu'est-ce que vous faites ici ?

Ils étaient l'un et l'autre si ahuris qu'ils ne trouvèrent rien à répondre. L'homme répéta sa question :

– Qui vous a dit d'entrer ici ?

Didier regarda sa mère, qui ne comprenait pas et qui était déjà prête à s'excuser. Pourtant ils n'avaient pas eu l'impression, en mettant les pieds dans cette prairie, qu'ils entraient quelque part ; ils avaient toujours marché librement dans toutes les prairies du monde et Mme Aubert croyait encore, très certainement, que toutes les prairies appartenaient au Bon Dieu.

– Vous n'avez pas vu l'écriteau ?

– Quel écriteau ?

– Vous ne savez pas lire ? « Propriété privée », nom d'un chien ! Vous êtes chez moi, ici ! La maison n'est pas assez grande pour que vous ne la voyiez pas à l'œil nu ?…

La scène se passait en 40, 41. Mme Aubert et Didier ne savaient pas que, sans l'avoir expressément cherché, ils avaient pénétré dans les Hauts-Quartiers, et qu'ils foulaient une herbe qui était celle d'un domaine situé dans cette partie de la ville un peu excentrique. Ils s'étaient levés, ils s'éloignaient sous les sarcasmes du « propriétaire ». « Chez moi » : il leur était donné d'entendre pour la première fois cette expression, partout ailleurs si douce, dans un sens agressif, prononcée sur un ton chargé de haine : la haine caractéristique de l'intrus. Ayant dû fuir Dunkerque avec son mari parmi les combats, sous les éclats des bombes, Mme Aubert avait acquis une certaine sagesse endurante, une sorte de philosophie de la « fuite », très spontanée. Didier la regardait à la dérobée et vit une mince larme sur son visage. Il savait ce qu'elle pensait ; tant d'injustice ! Être chassé par les Allemands, cela devait lui paraître régulier, presque juste : la guerre, c'est cela même et, sans parler des revanches toujours possibles, où le chasseur est chassé à son tour, on peut se consoler en pensant que l'ennemi n'agit pas au nom de la loi, qu'il ne peut pas avoir l'ordre du monde et la musique des planètes à son service, comme le croyait à l'évidence ce propriétaire au visage bouffi, qui mâchonnait son cigare. Mme Aubert n'était certes pas violente ; mais Didier sentit qu'elle ravalait au fond d'elle une phrase de malédiction. Et que faisait-il, ce gros homme, au milieu de la débâcle générale ? Didier l'apprit un peu plus tard. M. Beauchamp rachetait à bas prix toute la ferraille de la ville et faisait ajouter une aile à sa maison de campagne.

Il peut paraître puéril d'être troublé, en pleine guerre, par un incident aussi bête. Mais Didier avait vu sa mère humiliée et ce souvenir devait creuser une ride sur sa mémoire. Peu importe la taille de l'incident qui vous apporte la révélation. Celui-ci était risible, assurément ; mais peut-on rire de ce qui vous enseigne

la haine, et bouleverse votre conception du monde ? Les voyages ont toujours appris beaucoup.

La vie continuait malgré tout. Dans l'impasse, le matin, de jeunes Allemands venaient faire l'exercice et s'initiaient au pas de l'oie sous l'œil courroucé d'un sergent. Didier les guettait à travers les branches du pêcher.

Il vivait seul, donnant quelques cours – l'Université l'ayant, peu de temps avant la guerre, définitivement écarté comme physiquement inapte –, écrivant, sortant à pas lents, essayant de ne respirer que d'un côté, écoutant les doléances de ses propriétaires. Cela dura environ six mois. À la fin du mois, il leur allongeait cent francs, prix payé par un adjudant de gendarmerie, son prédécesseur, dont le grand souvenir tenait encore en alerte le cerveau émerveillé de ces gens.

C'est dans cette maison, ou plutôt dans cette chambre, qu'un reporter de la *Petite Gironde*, qui se disait reporter du *Petit Parisien*, accompagné d'un photographe de la ville, qui se disait d'une ville plus grande, vinrent le surprendre au lit, un dimanche matin. Ils venaient lui apprendre qu'il était célèbre cette année-là, à cause d'un pamphlet sur la littérature du siècle, qui paraissait avec quatre ans de retard, et qu'il avait reçu il ne savait quelle distinction, ou qu'il allait la recevoir, c'était tout comme, enfin ils voulaient être les premiers. Le photographe le photographia dans son lit, et le reporter le compara à Valéry Larbaud, sans doute parce qu'il connaissait ce nom-là. Ce fut le début d'une petite réputation locale : pendant huit jours, les épiciers le saluèrent. Il reçut des lettres, qu'il trouva frivoles, qui l'étonnèrent par leur futilité et qu'il eut le tort de laisser sans réponse. Le seul résultat un peu durable de cette affaire fut qu'il eut l'ennui d'être éperdument sollicité pour entrer au journal local, ou tout au moins pour y collaborer. « Donnez-nous n'importe quoi… Le sujet que vous voudrez… Même des vers… Nous imprimons tout… » Il en profita pour placer quelques pages de cette thèse singulière sur les *Conditions de la vie mystique* à laquelle il s'obstinait à travailler depuis plus de six ans et dont une première mouture,

Aspects de la Contemplation, avait paru en 38, non pour essayer ces pages sur les lecteurs, qui ne les liraient pas, mais pour se prouver à lui-même que… il ne savait trop quoi. 1940 : le moment était choisi ! À vrai dire, ce qu'il voulait se prouver, c'était probablement qu'il était capable de gagner quelques sous, car vivant sur ce que lui rapportaient son pamphlet littéraire et ses *Aspects de la Contemplation*, il manquait d'argent d'une manière à peu près absolue.

L'insistance fort amicale et jamais désarmée de ces gens parvint à lui arracher encore un article, d'ailleurs acerbe, sur un vieil essayiste qui venait de mourir et qu'il avait eu comme professeur, autrefois, à Henri IV. Il s'avisa, après l'avoir écrit, que cet homme avait toute sa vie défendu outrageusement des idées d'extrême droite. Il était donc capable d'avoir de ces monumentales distractions ! Il s'en mordit les doigts, mais cela lui servit d'avertissement : sa conscience politique n'était nullement éveillée, cela est sûr. Cet article, signé, cela va sans dire, comme tout ce qu'il écrivait, Didier Aubert, repris – sans aucune courtoisie – par un journal parisien qu'il désavouait, lui valut de nombreuses lettres où, contre toute attente, on se déclarait reconnaissant de la justesse du portrait. Ce fut assez pour qu'il ne pût éviter d'entrer en rapport avec le directeur de la feuille intitulée *le Patriote*, Max de Zoccardi, un Levantin, petit homme au crâne chauve, aux yeux exagérément bleus, illuminé, fanatique et mystique, à demi publiciste et à demi moine, avec qui il n'avait pas une idée en commun, sinon que les Allemands prenaient notre beurre. Il ne songeait nullement, ni en ce temps-là ni en d'autres, qu'il fallait se faire des relations. Celle-là, au reste, était plutôt mauvaise. Il se remit à vivre dans son pêcher.

Didier Aubert ne voulait avoir aucun souvenir de rien. Il fuyait en avant. Ni les choses qu'il écrivait, ni les livres sur lesquels il prenait des notes, n'étaient du domaine du souvenir.

Écrivant, réfléchissant, puisqu'une mauvaise nature l'avait retranché de la société active ou prétendue telle, il aurait pu vivre de rien et on l'avait laissé faire. Malheureusement,

quelques circonstances imprévues vinrent troubler son train de vie. Il se promenait donc, entre sa table et son lit, le stylo entre les dents, les yeux fixés sur ce pêcher, sur ce pommier d'amour dont les branches zigzaguaient devant sa fenêtre, lorsque son propriétaire entra dans sa chambre, dans cette même chambre glorifiée naguère par le passage de l'adjudant, et lui demanda de partir.

Comme la visite l'avait dérangé, ou troublé, le capuchon de son stylo (il était en train de travailler à cette thèse qui, comme on le lui disait, ne pourrait servir à rien), le capuchon de son stylo avait glissé sur la couverture du lit, et de là sous l'armoire à glace, et comme celle-ci était basse, il dut la déplacer pour retrouver l'objet fugitif. Ce n'était pas un gros travail, car l'armoire contenait à des broutilles près deux cravates, un frac noir qu'il croyait devoir utiliser avant la guerre, lorsqu'il faisait des conférences, et deux chemises à lui attribuées par le Service des Réfugiés. Malheureusement, ce meuble servait de support à une planche à laquelle étaient suspendus les habits du dimanche de ses propriétaires. M. Popard accourut au bruit, s'indigna que son pensionnaire eût osé déplacer un meuble sans autorisation préalable, lui assura que c'était manquer aux règles régissant la propriété et, comme Didier protestait légèrement, s'encoléra. Didier lui offrit de payer les dégâts, s'il y en avait. Mais tout bien constaté, il n'y en avait pas ; M. Popard s'encoléra donc davantage.

Le lendemain, Mme Popard, sa femme, devait trouver M. Popard dans sa petite cuisine, assis sur une chaise, violet, raide mort depuis trois heures du matin que, s'étant levé, il s'était aventuré dans cette pièce pour quelque besogne.

Mme Popard dit à Didier qu'il avait tué son mari, et derechef le pria de déguerpir.

Ces Popard étaient de fort braves gens, un ménage d'anciens domestiques de bonne maison que leurs rapines avaient eu vite fait d'enrichir et qui, pour donner le change, s'étaient mis modestement à l'abri derrière le fleuve, dans le quartier pauvre et travailleur dénommé Saint-Laurent. Du moins était-ce ce que

l'on murmurait en ville, de l'autre côté du fleuve où les bonnes maisons ne manquaient pas et où les bons voleurs ne manquaient pas non plus.

Il était difficile de faire vivre quelqu'un dans une chambre plus exiguë (mais à cet égard le pêcher arrangeait bien des choses), et inhumain de lui imposer le regard figé et globuleux des ancêtres mâle et femelle, dans leurs cadres dorés, ces têtes hagardes et parées alternant avec quelques bondieuseries bien connues. C'était pourquoi Didier n'avait pas pris son congé au tragique.

Par contre, il fut épouvanté de cette mort dont on le rendait responsable, car il tenait M. Popard pour un brave homme. Celui-ci, par exemple, avait été longtemps navré de constater les procédés de son pensionnaire pour faire un café rapide, le matin ; et, subrepticement, dans l'idée que cela valait mieux pour son café (quand il y en avait), ou que cela le ferait descendre moins rapidement, ou en vertu de tout autre réflexe humain, il disposait quelques grains de chicorée dans la cafetière. Le reste du temps, Didier et lui s'ignoraient, comme il convient, et même, comme Didier était pauvre, le Popard le méprisait un peu et se méfiait de lui : les Popard, dont la jeunesse avait été téméraire, avaient adopté les façons bourgeoises et, du même coup, la religion des bourgeois : on sait bien que, quand l'ouvrier passe contremaître, il devient plus patron que le patron.

M. Popard avait eu le temps, juste avant de mourir, de parler à Didier d'une maison qu'il connaissait, une « villa », située dans les Hauts-Quartiers, où, disait-il, il y avait souvent quelque chose à louer. Les Popard parlaient des Hauts-Quartiers avec respect, comme d'un pays situé sur une autre terre, car c'était là qu'ils avaient servi. Or Didier n'avait connu jusque-là que le quartier Saint-Laurent, ratatiné dans la partie basse de la ville, derrière la gare, entre les usines de ciment et de produits chimiques, non loin des Forges, dans un monde dont la ville préférait ne pas entendre parler et qu'elle tenait le plus possible à l'écart derrière son fleuve. D'ailleurs ce n'était déjà plus la ville, c'était une autre ville qui vivait sur elle-même dans le tintamarre du port, le sifflement de sirènes, sous une poussière

blanche et irritante perpétuellement en suspens dans l'air. Les Hauts-Quartiers étaient aux antipodes de ce quartier-là. Dans la maison en question, qui était assez vaste, avec un jardin, vivait une vieille dame avec sa petite fille. Voisinage idéal pour un travailleur du cerveau. M. Popard ajoutait en hochant la tête que la fille avait peu de santé et que la femme n'avait pas eu de chance. Didier savait qu'on trouve plus d'accès auprès des gens qui n'ont pas eu de chance, et plus de chaleur auprès de ceux dont le corps en manque. Il décida aussitôt d'aller voir. Ce fut ainsi qu'il émigra dans les Hauts-Quartiers.

La maison était admirablement située, devant le Séminaire dont on ne voyait que le parc, lequel s'étendait peut-être sur deux cents mètres de front. Et Didier, qui en ce temps-là aimait facilement les choses aimables, aimait en particulier cette haie du Grand Séminaire et, au fond, la vue du bâtiment qui faisait l'effet d'un petit Versailles.

La villa était pareille à beaucoup d'autres – prétentieuse et mal bâtie, avec un petit garage sur le côté, et au-dessus du garage un appentis comportant une chambre et une cuisine, le tout grand comme un mouchoir. C'est cet appentis qui fut attribué à Didier. Les gens qui venaient l'y voir le plaignaient et s'étonnaient de le trouver si pauvre. Les seuls meubles qu'il eût apportés là, en plus de ceux qui malheureusement s'y trouvaient déjà, consistaient en quelques caisses et autres morceaux de bois blanc plus ou moins ajustés par lui. Il vivait comme un roi au milieu de ces caisses et les regards hautains des gens, ces regards auxquels il n'était pas habitué, lui paraissaient comiques. Pour lui, cette chambre représentait le silence dont il avait besoin, l'air et la liberté de penser : le seul luxe au monde. La fenêtre donnait sur le parc du Séminaire qu'on entrevoyait au loin derrière d'admirables feuillages, et la merveille consistait dans un escalier particulier qu'on trouvait derrière la maison. L'indépendance était absolue et la propriétaire lui parut être ce qu'on appelle une bonne pâte. Didier était si fier d'avoir trouvé un logement ne dépendant de personne, qu'il n'en percevait pas l'exiguïté. D'ailleurs, celle-ci n'était

vraiment sensible que de l'extérieur ; mais là elle suffoquait. Rentrant d'une course en ville, Didier un jour aperçut son père qui l'attendait, debout devant la fenêtre ouverte, respirant les odeurs du parc, dans son pardessus noir à col de velours, avec son chapeau melon et ses gants, contre la barre d'appui qui, au niveau où elle était placée, divisait en deux sa silhouette que l'on pouvait voir jusqu'aux genoux. Ce qu'il y avait de singulier, c'était que la tête arrivait tout au haut de la fenêtre, ce qui n'était pas un effet du chapeau. Plus tard, lorsque, la guerre finie, les Aubert furent partis pour le Maroc, où avait émigré l'affaire au service de laquelle M. Aubert avait passé sa vie, Didier retrouva, oubliée dans une poche, une vieille photographie prise sur une plage, avec son père devant la mer, l'horizon à hauteur des genoux, le même pardessus noir sur le bras et le chapeau melon. Il était difficile d'avoir l'air non pas plus seul – malgré la disproportion entre cette faible silhouette démodée et l'horizon éternel – mais plus dans le provisoire, plus *en attente* : et Didier pensa que c'était l'air qu'il devait avoir lui-même quand il était dans cette maison.

Pourquoi ai-je envie de placer maintenant, avant d'entrer dans mon récit, une phrase que je relève dans une des lettres – jamais envoyées – de Didier à Paula ? Phrase singulière, adressée à cette jeune fille qu'il aimait : « La souffrance n'est pas bonne à raconter, dit-il, mais, bien que ce soit toujours la même chose, il est assez curieux de voir vivre le monde. Je vous écris ceci comme une de ces lettres égarées qui, n'ayant pas été lues par leur destinataire unique, l'ont été par n'importe qui. Après tout, cela est souvent préférable, et nous n'aimons jamais personne plus que n'importe qui. »

PREMIÈRE PARTIE

La Bergerie

À Arditeya – c'était le nom, en langue basque, de cette villa sans âge, et il voulait dire : la Bergerie, nom prometteur de paix – à moins que ce ne fût même une adjuration pour la paix, car les gens du quartier ne s'entendaient ni sur le sens ni sur l'orthographe – tout alla d'abord assez bien.

La femme âgée était moins âgée qu'on ne le lui avait dit, et l'enfant moins jeune ; l'une avait treize ans et l'autre soixante, et Didier n'avait affaire à elles que pour la cave où étaient logés les compteurs, et une fois par mois pour le loyer.

Mme Blin était pleine de prévenances et sa fille, qui fréquentait le meilleur collège de la ville, tenu par les sœurs de l'Étoile, y avait appris l'art de faire aux visiteurs de fort gracieuses révérences. Très formée – elle paraissait dix-huit ans –, des apparences succulentes, la bouche juteuse, Rosa était une parfaite jeune fille. Seule l'intelligence, au dire de sa mère, n'avait pas suivi l'épanouissement du corps, et surtout son instruction avait été longtemps délaissée : elle n'était peut-être pas sotte mais ignorante ; la timidité faisait le reste. Mais quand Didier entrait pour parler avec la mère et que Rosa se trouvait dans la pièce, sa présence le gênait.

Didier, dont la santé exigeait quelques ménagements, sentait les forces lui revenir dans le grand silence qui régnait sur toute cette partie du quartier. Il revivait. Mme Blin, toujours enfermée chez elle, ou trottant par monts et par vaux, le laissait à peu près maître du jardin dont, par bonheur, personne ne s'occupait et où l'herbe – la plus belle herbe du monde – poussait à foison dans les allées, couvrant l'espace qui s'étendait sous ses fenêtres. Était-ce volonté de la part de Mme Blin, ou négligence ?

On avait le sentiment qu'elle se désintéressait de beaucoup de choses, disposition d'esprit introuvable chez un propriétaire, et encore aggravée par le fait que cette femme était réellement bonne : il y avait là des mystères. Parfois, pour faire comme tout le monde, elle s'excusait du désordre de son jardin, souhaitait pendant huit jours faire venir du gravier, mais il suffisait d'une faible objection de Didier pour qu'elle renonçât à ses projets. Un seringa et un lilas poussaient dans un coin où ils n'auraient pas dû être, le long de la clôture ; elle émit l'intention de les enlever ou de les déplacer. Didier plaida pour eux et il n'en fut plus question. Dans les endroits les plus reculés du jardin, ceux où personne ne s'aventurait jamais, les herbes s'élevaient à une grande hauteur, diffusaient par les jours chauds un vrai parfum de prairies. Il y avait une herbe merveilleuse, à la tige forte et triangulaire, dont le sommet s'épanouissait en étoile, portant au centre de cette étoile une étoile plus petite, blanche, une unique fleur. Peut-être eussiez-vous reconnu dans cette plante quelque chose comme un vulgaire carex, mais si vous la regardiez un instant pour elle-même, et si vous vouliez oublier son nom, sa vue vous rendait heureux. Le monde des plantes – surtout celui des plantes qui poussent toutes seules – est le monde de l'innocence, et nous avons besoin de ce monde. Mme Blin voulait au moins, « pour faire plus propre », « nettoyer » le terrain au pied de la maison, au nord, sous les cuisines. Là aussi, profitant de la pluie qui glissait du toit, s'étaient formés des carrés de hautes herbes qui envahissaient jusqu'au lavoir. Mais Didier lui rappela qu'au printemps cette herbe allait s'illuminer partout de boutons d'or, et que rien n'était plus charmant que cette vie de la terre. Et comme ce vœu allait un peu dans le sens de la paresse, cette fois-là encore, elle fit grâce, et la terre continua à vivre et à bouger sans cesse autour de la maison.

Les jours de beau temps, Rosa installait sa chaise longue au soleil et, pour n'être pas gênée par le vent d'ouest, se mettait devant le rideau du garage sous la fenêtre de l'appentis, protégée par un ressaut du mur. La première fois que, se penchant à sa fenêtre, il la trouva ainsi, le corps étendu, endormie, la tête

légèrement renversée, les yeux couverts de larges lunettes noires qui ne laissaient voir de tout son visage que sa grosse bouche, Didier, qui était habitué à voir cet endroit vide, eut un léger saisissement. Il avait cette faiblesse, congénitale, d'être sensible à la vue des femmes. Il recula vers sa chambre, comme s'il avait surpris un secret. Une rose cueillie dans le jardin traînait sur sa table. Sans savoir à quel rite il obéissait, peut-être par reconnaissance ou dans un espoir de propitiation, il l'effeuilla sur la jeune fille endormie.

Sa mère la disait impropre aux études et se plaignait de ses faibles progrès. Déjà Rosa avait dû redoubler des classes. Il suffisait de voir ce corps, étonnamment développé, pour comprendre qu'elle s'intéressait, au profond d'elle-même, à tout autre chose qu'aux équations du premier degré ou à la situation de l'Alaska par rapport à la Sibérie. On ne lisait rien dans ses beaux yeux vides, légèrement proéminents, qu'une immense langueur.

Avec ces deux femmes si différentes, il n'avait pas d'efforts à faire pour passer, bien malgré lui, pour l'homme supérieur, le savant distrait, et Rosa guettait le nouveau locataire de derrière ses fenêtres, comme si elle s'attendait sans cesse à le voir sortir avec son chapeau en laisse ou avec son pantalon de pyjama sous sa gabardine.

On se tromperait d'ailleurs si l'on pensait que Didier se mettait à sa fenêtre pour contempler Rosa. Ses regards allaient au parc du Séminaire, à ses allées de tilleuls, à ses rangées alternées de cyprès et de magnolias, à deux ou trois sapins isolés dont les cimes se balançaient à de grandes hauteurs. Tout cela faisait un beau parc à la française, n'était le grain de romantisme des sapins, la luxuriance des magnolias et ce que le son de l'harmonium entendu au loin entretient de vague à l'âme et de rêveries d'enfance. On pouvait se demander si les petits paysans qu'on élevait là sous de tristes soutanes se doutaient de quelque chose. Didier voyait leurs groupes désordonnés sortir à heures fixes, sans discipline apparente, bavardant bruyamment, la douillette ouverte à tout vent, ou brandissant d'énormes parapluies. Parfois un petit curé se détachait du groupe et venait frapper à la porte d'Arditeya. Didier ignorait

ce qui s'ensuivait, mais cela favorisait bizarrement en lui l'impression que Mme Blin vivait sous le coup d'un malheur.

La fin de l'année et les examens de passage approchant, Didier fut prié par Mme Blin de donner quelques leçons à sa fille. Il n'aimait guère ce genre d'élèves à qui il faut tout répéter et qui pensent trop visiblement à autre chose… Il avait, heureusement, pour la rendre un peu attentive, la ressource du latin et les agréables variations sur *Rosa, Rosae*, dont elle se montrait friande. Pour le français, qui se comprend tout seul, elle ne manifestait aucun genre de curiosité. Seules quelques scènes de *Tartuffe* éveillaient un peu d'intérêt chez elle et, dans un devoir, elle écrivit que la scène de théâtre la plus comique qu'elle connaissait était celle où Orgon est caché sous la table. Il trouva cette affirmation indécente. Ce souvenir lui gâtait la vue de Rosa lorsque celle-ci venait passer l'après-midi sur sa chaise longue. Il n'était pas fait pour admettre qu'il pût y avoir quelque chose de sordide chez une femme, pour peu que l'enveloppe fût jolie. Cette opinion était coupable, au moins autant que celle de Rosa sur le *Tartuffe*. Mais comment aurait-il pu détourner les yeux lorsqu'elle se livrait ainsi à ses regards, les jambes nues abandonnées aux herbes du jardin ? Allongée sur sa toile, les lunettes noires lui mangeant la moitié du visage, n'en laissant voir que les lèvres très rouges, le cou blanc et gonflé, elle avait l'air de planer sur un nuage.

Comme il n'y avait pas place pour deux dans le minuscule appartement, Didier s'absentait les jours où la femme de ménage devait venir, et souvent, comme elle avait coutume de ne pas être à l'heure, il laissait sa clef à Mme Blin ou à sa fille qui la recevait en baissant les yeux, avec la petite révérence habituelle.

La femme de ménage était une forte fille, ridiculement prénommée Yvette, vive malgré ses grosses jambes, qu'on lui avait recommandée pour sa fidélité aux offices religieux et qui portait une grande croix de métal sur la poitrine. Il l'eût adop-

tée sans cela, mais sa vertu était là, son honnêteté s'inscrivait visiblement et sans équivoque dans le triangle de son décolleté. Il était inutile après cela de vérifier ses heures de présence ou la qualité de son travail ; inutile aussi de se plaindre si on ne pouvait plus mettre la main sur aucun des objets auxquels elle avait touché, si la chaîne de la chasse d'eau se retrouvait sur le sol en plusieurs tronçons, les prises de courant hors d'usage et les souliers dans l'armoire à linge, au-dessus des chemises. Les ouragans auxquels la science météorologique moderne donne de si jolis noms font à peine plus de dégâts. Didier n'avait jamais rien vu d'aussi violent que cette fille.

On arrivait à l'appartement par un escalier extérieur en ciment sur lequel la propriétaire avait une entrée et qui débouchait sur la cuisine attenante à la chambre. Un appartement, même banal, même exigu, même meublé de bois blanc et de quelques caisses, est un milieu vivant avec quoi on a des échanges. Ce petit étage cerné par le jardin, d'où les regards tombaient sur des lueurs vertes de moelleux et profonds tissus d'herbes, était comme un bateau naviguant sur des prairies. Rentrant chez lui à la fin d'une journée où la femme de ménage était venue, Didier trouva sur la table de la cuisine, toute proche de la porte, une poignée de chèvrefeuille. Il fut surpris, car Mme Blin lui avait permis de cueillir lui-même dans le jardin tout ce qu'il voulait, même les fruits quand il y en aurait. Sous la brassée de chèvrefeuille était posée une lettre : il arrivait souvent que Rosa prît le courrier dans la boîte à l'entrée du jardin et vînt le lui remettre ou le glissât sous la porte. Inondé de parfums, il disposa les fleurs dans un vase, puis partit à la recherche de Rosa, qui était occupée à ses devoirs. Elle lui adressa un sourire et lui fit sa petite révérence. Ses lèvres fardées, sa belle poitrine, ses soupirs, tout faisait penser qu'elle serait bientôt bonne à d'autres choses qu'à se mettre l'histoire romaine dans la tête ou à épiloguer sur les vertus de la Pauline de Corneille. Mais le sentiment de Didier se modifia, ou du moins se perfectionna en peu de temps, et sa journée s'acheva moins bien que ce retour ne le promettait ; car il devait s'apercevoir, en ouvrant son armoire pour y prendre le portefeuille contenant sa petite fortune, qu'il y manquait un billet de cinq cents francs, c'est-à-dire à peu près la moitié de son avoir. Le tour n'était

pas mal joué. Obligé de soupçonner deux personnes, il n'en pouvait soupçonner aucune. Mais dans la mesure où il était enclin, il ne savait trop pourquoi, à écarter la femme de ménage, il était tenu de corriger son opinion concernant Rosa sur un point : c'est qu'elle était bonne à tout autre chose encore qu'à ce qu'il avait cru.

Didier était fragile mais, détestant l'inactivité, il partageait son temps entre son livre, qui lui était plus encore un sujet de méditation que d'édification, et un petit cours privé auquel il donnait quelques heures. Mais il avait aussi, à côté, des occupations singulières qui l'obligeaient à sortir plus souvent que sa santé ne l'eût exigé. Ces occupations, qui dataient de son séjour dans le quartier Saint-Laurent et des rencontres faites dans le modeste bar où il prenait parfois ses repas, l'avaient mis en contact avec un certain nombre de gens, parmi lesquels le relieur Lambert qui lui inspirait une profonde sympathie et qu'il se promettait bien de voir un jour plus à loisir. En outre, il avait retrouvé là, dans un entrepôt de la basse ville où se fabriquaient un journal clandestin et des tracts, un jeune homme qui collaborait par ailleurs au *Patriote*. Les raisons de cette collaboration étaient assez difficiles à évaluer, mais on donnera une idée du désordre qui régnait dans les mœurs de cette époque-là en disant qu'elle n'étonnait personne. Ce jeune homme était le même qui avait déjà essayé, chose encore plus inexplicable, d'attirer Didier vers cette feuille vichyssoise et qui avait même réussi à le mettre en présence de son directeur, Max de Zoccardi, auteur d'éditoriaux violents et naïfs où la pensée procédait par bonds, comme au combat, et s'exprimait dans un style lyrico-pédant d'une saveur inimaginable. De telles lectures n'étaient pas mauvaises, à vrai dire, les jours où l'on avait besoin d'une bonne colère pour se remettre en train.

Il fallait que la mode du double jeu fût déjà fort répandue pour que ce jeune homme, Pierre Giraud, se fût égaré dans l'entourage de ce dévoyé mystique (ou de ce mystique dévoyé) qui risquait allègrement sa peau pour le plaisir de faire lire chaque soir son indigeste prose à une poignée de gens. En fait,

Pierre Giraud fournissait surtout ce journal en poèmes et rêveries diverses, qui venaient s'insérer drôlement entre les communiqués du Ravitaillement, les réclames et les petites annonces. Les sous-préfectures ont des besoins de rêverie insoupçonnés et Pierre eût sans doute été un ami parfait sans ce grain de vanité littéraire qui compromettait son sérieux et qu'il essayait de compenser, mais assez mal, par une immense haine de ceux qu'il appelait ostensiblement les Boches.

Pierre Giraud travaillait à la perception d'Irube mais habitait Ilbarosse, ville de la côte, toute proche d'Irube. Il invita Didier. Didier pensait que cette ville ne serait jamais plus belle qu'à l'heure où il la découvrit, où il la reçut des mains de Pierre, entièrement déserte et presque rendue à la nature. Mais nous écrivons ici l'histoire des Hauts-Quartiers et nous ne pouvons nous attarder aux parenthèses heureuses, ni à cette terrasse de clarté qui, au sommet de la falaise, bordait la maison de Pierre Giraud, encore moins énumérer tant d'êtres charmants qui passèrent là, devant le haut horizon marin. Ces fastes de la mer et du ciel, auxquels on participait sans les avoir recherchés, chacun émergeant de sa solitude ou de son travail, étaient assurément pour beaucoup dans l'enchantement que Didier éprouvait chaque fois qu'il montait à Mar y Sol, puisque tel était le nom, dont la banalité excusait peut-être la prétention, de la villa au dernier étage de laquelle vivait Pierre entre une petite femme alerte et gaie et un enfant qui savait n'ennuyer personne. Oui, de telles heures étaient bonnes à prendre, malgré les angoisses du moment, et il n'y aurait pas eu de fausse note autour de Pierre Giraud sans ce goût qu'il avait pour Max de Zoccardi et son besoin de faire imprimer des alexandrins dans un petit journal du soir. Mais ces bonheurs de l'amitié sont rares, ils sont encore plus éphémères, et Pierre devait disparaître de la vie d'Aubert en même temps que les ennemis s'abattaient sur lui, avec cette violence que traduit la Bible quand elle dit : « Dieu m'a suscité des ennemis. » Était-ce sa faute ?… N'avait-il pas rempli son attente ? C'était possible. Mais ne se passe-t-il pas toujours des choses insensées ?

Saint Paul écrit : « Celui qui dit qu'il est quelque chose, alors qu'il n'est pourtant rien, il se trompe lui-même. » Et Maître Eckhart ajoute : « Dans l'expérience de la béatitude l'homme devient un néant, et tout le créé devient pour lui un néant. » Mais ailleurs il écrit aussi : « C'est pour cela que Dieu a créé le monde entier, pour que Dieu naisse dans l'âme et l'âme à son tour en Dieu. » Ceci paraissait plus facile à comprendre, et même à vivre. « La nature la plus intérieure de tout grain signifie le froment et tout métal signifie l'or, et toute naissance, l'homme. C'est pourquoi un maître dit : "C'est à peine si on trouve un animal qui ne soit en quelque manière une image de l'homme." »

« Mais si tout grain signifie le froment, et si nous voulons nous ordonner à cette idée sublime, puis-je ne pas m'accrocher au grain de toutes mes forces ? » Ainsi pensait Didier selon la faiblesse de sa nature. Ayant si peu de choses à lui, ou le plus souvent n'ayant rien, Didier était sur la voie pour n'être rien ; mais il lui suffisait de rien pour avoir tout, et le moindre grain lui était froment. Descendre le petit escalier de ciment avec son bastingage de fer, avant que la maison fût éveillée ; mettre ses pieds nus dans cette herbe douce, ruisselante de rosée ; revenir, plus tard, à la chaleur, dans ce jardin sans allées, où les seules allées étaient celles qu'y traçaient ses pas ; ces plaisirs l'attachaient au monde et le condamnaient à aimer ce monde ; et n'était-ce pas « pour cela que Dieu avait créé le monde » ? Il n'oubliait pas les malheurs du temps : mais fallait-il n'être que le voisin du monde et considérer la terre en travail comme un cadavre auprès duquel on n'ose pas parler à haute voix ? Comment faire pour que tout le créé lui apparût comme un néant ? Aucune misère, aucun danger ne comptait auprès de cette odeur d'herbe foulée, de plantes cuites au soleil. Pourrait-il, de toute sa vie, oublier cela ? Dieu nous aurait-il mis dans la vie, nous aurait-il donné la sensibilité pour que la vie ne nous soit rien et que notre sensibilité fût comme morte ? Bien sûr, le bonheur d'un pauvre fait scandale ; et ce n'est pas trop de tout l'entourage pour l'écraser ; et, d'ailleurs, il y a longtemps que le bonheur d'un homme appelle le doute ou la risée.

Quelques jours après la disparition de son argent, il eut à payer son loyer. Or la somme qu'il avait rangée dans son portefeuille comprenait celle qu'il destinait à sa propriétaire, et il ne pouvait la remplacer par aucun moyen. Il lui arrivait d'être en retard dans ses règlements, mais par pure négligence : il tenait, pour bien marquer sa position par rapport à tout romantisme, à n'avoir pas de dettes. Et moins il avait d'argent, plus il tenait à ne pas faire de dettes.

Il n'aurait jamais parlé de l'incident à l'excellente Mme Blin s'il n'avait eu à cœur de lui expliquer pourquoi, ce mois-là, il lui paierait son loyer avec un certain retard. Il descendit donc, comme d'habitude, l'escalier qui menait au jardin et qui, passant devant la cuisine de la propriétaire, lui permettait d'accéder directement chez elle ; car c'était par cette voie que se faisaient ordinairement les échanges.

Il commençait à connaître les rites de la petite cérémonie, le carnet de reçus, la signature, le collage du timbre-quittance, la recherche éperdue de quelques pièces de monnaie, qui s'achevait par un assaut de désintéressement de part et d'autre. Tout cela s'opérait dans la salle à manger avec beaucoup d'affairement, une certaine confusion, une extrême honnêteté, de la rougeur – il se disait que la petite, avec ses accès de timidité, avait de qui tenir – et Rosa, arrachée à ses « études » par courtoisie, ou pour parfaire son éducation par une petite leçon de choses, venait assister à la scène, muette, placide, un peu cambrée, le dos au buffet, les yeux perdus au loin vers le parc, avec ce corps qui, comble d'innocence, semblait toujours se proposer.

Mme Blin était d'une nature si naïve et si réceptive que l'histoire que Didier était venu lui raconter était faite pour la bouleverser et qu'il put voir son visage s'animer et se colorer intensément : on sentait que, dans cet organisme déjà sanguin par nature, c'étaient de bonnes artères qui réagissaient et que ces artères s'engorgeaient par honnêteté, bonté, sympathie. Rosa, qui avait un teint clair, et même exagérément pâle, et une nature lymphatique – elle avait un peu tardé cette fois-là à répondre à l'appel – rougit d'une tout autre façon et alla s'asseoir sur une chaise basse, dissimulée dans l'ombre de la cheminée, où ses

jambes assez longues étaient à la torture, aussi loin que possible de la fenêtre.

Mais elle avait à faire face à une épreuve plus redoutable, car l'excellente Mme Blin, estimant sans doute trop peu réconfortant un pareil accueil réservé à un homme qui manquait d'argent, et désirant peut-être consoler son locataire d'une perte injuste, l'invita, non sans véhémence, à partager leur repas du soir. Ils étaient tous deux debout, à ce moment, elle et lui, de chaque côté de la grande table ronde. Il invoqua toutes les raisons qu'il put pour refuser, car l'idée d'avoir Rosa sous les yeux pendant la durée d'un repas lui inspirait soudain une vraie panique. Mais déjà Mme Blin s'affairait, et la table se trouva mise. Rosa avait fui vers son « étude », ou plus simplement vers la salle de bains.

– La petite ne vous aide pas un peu ? dit-il.

Elle écarta les bras d'un air découragé.

– Rosa ne fait rien. Rosa ne sait rien faire. Je ne dois pas savoir m'y prendre avec elle… Je n'obtiens rien. Elle et les tâches ménagères, oh !…

La remarque était sans acrimonie, plutôt faite sur le ton de la constatation pittoresque et résignée. Rosa survint à temps pour protester, avec un faux rire.

– Elle s'est développée si vite, voyez-vous ! expliqua Mme Blin. Sa santé est encore si fragile !

Didier apprit ainsi que Rosa souffrait, principalement la nuit, de crises d'asthme.

– Il faudrait la changer de pays, dit-il.

Mme Blin pinça les lèvres, jeta les bras au ciel.

– Oh ! En ce moment !… Les voyages sont si difficiles !… Avant, oui, nous allions tous les ans aux eaux, dans le Béarn. N'est-ce pas, petite ?… dit-elle en s'adressant à Rosa.

Le repas se déroula fort simplement, ce qui ôta à Didier quelques scrupules. Il était remarquable que, soit qu'on eût égard à sa faiblesse de constitution, soit pour une autre cause, on épargnait à Rosa tout effort : elle ne se leva pas une seule fois. Mme Blin, au contraire, malgré sa corpulence, était sans

cesse en mouvement, et Didier eut même l'impression qu'elle s'agitait plus qu'il n'était nécessaire. Rosa adressait la parole à sa mère avec une courtoisie parfaite. Elle avait en toute circonstance ce ton de voix très doux, très égal, qui semble dissimuler quelque chose. À vrai dire, son rôle était nul, et consistait la plupart du temps à ne rien dire, ce qu'on interprétera peut-être comme une marque de retenue féminine mais qui créait quand même de son côté, étant donné ses ruses pour ne pas passer inaperçue, un silence anormal.

Il crut apprendre, ce soir-là, l'origine des soupirs de Mme Blin. Son fils, qui devait avoir à peu près vingt ans, avait été raflé par les Allemands sur un quai de gare et emmené en Allemagne, et depuis elle n'avait eu de lui aucune nouvelle. Didier sentit l'abîme de ténèbres et d'effroi que cette confidence si discrète ouvrait dans cette conversation banale qui aurait pu être celle d'une famille française à n'importe quel moment de l'histoire. « Arrêté par les Allemands », ces mots entendus, dont pourtant on ignorait encore toute la portée, lui serraient la gorge. Mme Blin avait raconté cela d'une voix tremblante, en reniflant un peu, et Didier supportait difficilement la vue de ses yeux mouillés. Il ne pouvait rien dire à son hôtesse ; ne pouvait pas dire qu'il essayait d'être digne de ce garçon, et se refusait à prononcer le mot de vengeance : simplement il pensait à son travail, au quartier Saint-Laurent, et il avait un peu honte d'être là. Il jeta un coup d'œil à Rosa : son visage n'exprimait rien. Plus exactement, elle avait cette expression de demi-somnolence, de demi-contentement, qui tenait à une certaine plénitude du visage, et sa bouche épaisse traduisait un léger ennui que peut-être elle s'inspirait à elle-même.

La conversation obliqua sur les Allemands dont on prétendait qu'ils allaient venir occuper le Séminaire, et de là on revint au petit vol dont Didier avait été la victime. Mme Blin, qui entretenait toute la journée d'interminables parlotes avec les voisines, cita des exemples dont elle avait eu connaissance dans le quartier, ajoutant même qu'on était venu récemment lui voler des objets dans le garage qui se trouvait sous la chambre même de Didier.

– Ils ont dû choisir leur moment, dit Didier. Car lorsque je suis dans ma chambre, et qu'il se trouve quelqu'un dans le garage, je l'entendrais soupirer.

Il y eut une hésitation de Rosa à lever les yeux, qu'il feignit de ne pas remarquer. Il fut alors question des appartements, de la maison, et Mme Blin lui parla de ses anciens locataires : elle avait eu un juge, puis un couple d'instituteurs. Ils étaient absents toute la journée, c'était l'avantage, car ils n'étaient sûrement pas à l'aise.

Didier était surpris de la liberté de langage de Mme Blin. Décidément, c'était une étrange propriétaire.

– Ce sont les premiers propriétaires qui ont fait ajouter cette chambre, poursuivit-elle. Ils avaient besoin d'un garage… À partir de là, dit-elle en riant, tout s'explique !

– C'est de l'appartement sur mesures !… dit Didier.

– Oui, à la mesure d'une voiture, dit Mme Blin. Mais vous avez remarqué, le nombre de gens qui ont fait ça, dans le quartier !… Et croyez-vous que notre propre maison soit très agréable ?… Elle est grande, certes, très grande en apparence, mais l'espace a été utilisé de façon si absurde…

Pendant toute cette conversation, Rosa n'avait rien dit. Ses regards allaient de Mme Blin à Didier, clairs et vides, et son être dégageait une considérable impression d'inertie. Elle n'avait pas songé à prendre un ouvrage ou un livre, et sans doute cela valait-il mieux si l'on ne voulait pas voir apparaître un de ces magazines que sa mère ne songeait pas à contrôler et qui s'appelaient *l'Amour au Pacifique*, *Tout le monde triche*, ou *Voyage à deux*. Car tels étaient les livres que Didier apercevait sur elle, lorsqu'elle s'assoupissait sous sa fenêtre ou qu'elle allait s'étendre dans un coin du jardin, au soleil, dans l'espoir de brunir.

– Eh bien, dit-il à Mme Blin, nos histoires ont dû ennuyer Rosa.

Celle-ci baissa la tête, la releva, sourit :

– Mais pas du tout, dit-elle.

Leurs regards s'étaient tournés de son côté.

– Comment, dit tout à coup Mme Blin sur le ton de l'étonnement, tu as donc enlevé ton cher bracelet ?…

Rosa rougit, invoqua une question de chaînette sautée, de fermeture qui ne marchait plus.

– Figurez-vous… commença Mme Blin.

Elle lui raconta que Rosa était revenue de l'Étoile, quelques jours plus tôt, avec un bracelet que lui avait donné une camarade de classe. Mme Blin n'y voyait évidemment pas malice ; elle était à cet égard sans préjugés. Elle paraissait avoir compris une fois pour toutes qu'aujourd'hui, rien ne marchait plus comme autrefois et qu'il fallait s'attendre à tout de la part des jeunes. Elle était donc préparée à tout, c'est-à-dire en somme à peu de choses.

– Croyez-vous, dit-elle, comme ces petites sont devenues coquettes !…

Peut-être aurait-elle dû s'inquiéter davantage. Didier se demandait ce qui la rendait si indulgente, si c'était le tragique éloignement de son fils ou cette honnêteté foncière qui était la sienne et qui ne lui donnait pas la moindre imagination pour le mal. C'est un fait qu'elle n'avait guère poussé l'enquête et s'était contentée des explications évasives de la jeune fille.

Il était tard. Rosa eut l'autorisation de se retirer. Didier avait hâte de se retirer lui-même. Il craignait que Mme Blin n'invitât sa fille à exhiber le fameux bracelet – à propos duquel il n'était peut-être pas nécessaire de mettre l'externat en cause, ni même la camaraderie féminine.

Les Allemands s'étaient installés, assez discrètement, au Séminaire ; une petite formation d'aviateurs, assez dépareillée, en uniforme gris, plus ou moins au repos ; des Allemands peu agressifs, dégoûtés de vivre depuis des années sous l'uniforme et désirant avant tout la fin de la guerre. Malgré ces modifications qui se réduisaient en somme à un changement d'effectifs, mais qui semblaient devoir priver pour un temps Rosa ou sa mère de certaines visites, le quartier vivait assoupi dans une sorte de paix énervée et un peu honteuse à travers laquelle seules les conversations d'une porte à l'autre mettaient parfois un accent plus guerrier.

De très loin la laitière s'annonçait de maison en maison par un cri perçant, déchirant, inimitable, parfois coléreux, criant :

« Le lait ! » comme on crie : « Au secours ! » ou « Au feu !… » Elle arrivait, poussant des bidons sur sa bicyclette, distribuant leurs parts aux ayants droit, se livrant à de bizarres mélanges, causant beaucoup et postillonnant à plaisir au-dessus des boîtes métalliques. Didier avait reçu une autorisation de lait pour trois mois. La laitière lui montait sa part après avoir poussé son cri d'angoisse au portail du jardin, puis descendait chez Mme Blin, parlait un bon moment au seuil de la cuisine, pour finalement traverser la maison avec Mme Blin qui l'accompagnait jusqu'au portail. Souvent Rosa, revenant de l'externat à midi, les trouvait encore ensemble ; parfois avec une troisième dame à cheveux blancs, Mme Guillestre, que la tiédeur avait fait sortir de la maison voisine. Rosa dépassait rapidement le trio, les yeux baissés, montait en courant les six marches du perron et allait s'enfermer dans sa chambre avec un de ses bons livres qui lui apprenaient le vol et l'amour.

De l'autre côté de la rue, la sentinelle installée à l'entrée du Séminaire assistait, muette, à cette scène de voie publique, et jugeait les Français heureux.

Pendant que les langues s'agitaient, le lait cuisait dans les bidons exposés au soleil et tournerait dès qu'on l'exposerait à la flamme. Les rares bénéficiaires, qui ne pourraient plus en teinter leur jus de gland, auraient la ressource de le manger, plus tard, sous forme de petits fromages suris, s'ils aimaient ça.

Didier acceptait par politesse les bavardages de Mme Laitière. Il détestait le lait énergiquement, mais en raison de son prix cet aliment restait encore à la portée de sa bourse. Si bien que le cri affolé – justifié d'ailleurs par l'état de ce lait – qui résonnait chaque matin sur les Hauts-Quartiers et qu'il entendait se rapprocher depuis l'extrémité de la rue, venant de loin, de loin, entre les rangées de cyprès et d'ifs, dans un glorieux poudroiement de soleil, ce cri ne pouvait le laisser indifférent et il fallait même se tenir au garde-à-vous, casserole en main, dès que l'on entendait ce cri, car il ne suffisait pas, bien entendu, d'avoir droit au quart de lait quotidien, on n'attendait de vous qu'un moment de distraction pour vous le supprimer et aller le vendre ailleurs au prix du marché noir. Et le lendemain Mme Laitière, la bouche insolente, vous déclarait qu'elle n'avait pas reçu assez

de lait la veille pour servir tout le monde, ou que les pâturages n'étaient plus assez gras pour les vaches, que les Allemands avaient justement emporté la dernière. C'était une puissance que cette Laitière, comme la Bouchère en était une autre, et elles faisaient mesurer leur puissance à la faculté qu'elles avaient de vous faire perdre le temps en piétinements, en surveillances et en bavardages, car après avoir attendu il fallait encore écouter. Ce n'était pas assez d'avoir une carte en règle, il fallait tous les matins prêter l'oreille à ce que Mme Laitière ou Mme Boulangère avaient à vous dire. Et un matin que Mme Blin n'était pas chez elle, s'étant rendue à un enterrement, et que Mme Laitière essayait de compenser avec Didier l'heure qu'elle n'avait pas pu gaspiller avec l'aimable propriétaire, elle se hâta de lui faire une cascade de révélations sur les gens avec qui il vivait, et lui raconta que non seulement Mme Blin n'était pas du tout, comme il l'avait cru jusque-là, la propriétaire de la maison, mais qu'elle n'en était que la gérante ; et que non seulement elle n'était pas la mère, mais la gouvernante de Rosa, bien que celle-ci l'appelât toujours maman, mais aussi que son fils n'était pas son fils mais son neveu ou peut-être même un fils adoptif, et ainsi que Mme Blin, au fond, n'ayant jamais rien eu, n'avait rien, et que la vraie propriétaire d'Arditeya était non pas Mme Blin mais Rosa elle-même, Rosa Pardoux, et que la maison lui reviendrait à sa majorité ; et qu'il fallait se méfier de Rosa, qui tenait de sa mère, laquelle avait été une garce authentique, et peut-être l'était encore, déchue de ses droits maternels, et tout, et qui, au temps où elle habitait Arditeya, s'y était si mal conduite, là et en d'autres lieux, que M. Pardoux, c'était son nom, s'était, dans cette même maison, il y avait près de douze ans, tiré une balle dans la tête, oui monsieur !

Voilà ce qu'on pouvait apprendre en écoutant la Laitière. « Vous pouvez demander à Mme Guillestre, votre voisine, celle qui a des cheveux blancs, si tout ce que je vous dis n'est pas vrai. Mme Guillestre habite le quartier depuis trente ans, pensez, il n'y a pas beaucoup de choses qu'elle ignore, et sur le compte de la petite Pardoux, allez, elle sait tout ce qu'il faut savoir. Croyez-vous, à son âge, elle fréquente déjà !… Et il faut voir comment !… »

Tout cela, bien entendu, n'empêchait pas Mme Laitière d'être au mieux avec Mme Blin et de lui raconter pendant des heures, lorsque Mme Blin la faisait entrer sous prétexte de la payer, tout ce qu'il fallait savoir sur Mme Guillestre, qui n'était à vrai dire qu'une ancienne belle qui avait bien tourné, ayant eu la chance d'être couchée non seulement dans le lit mais sur le testament d'un entrepreneur qui lui avait légué sa fortune. Voyez un peu !… À chacune de ses interlocutrices la Laitière semblait réserver un traitement de faveur, et marquer une estime particulière en débinant sa voisine.

Pendant ce temps, le lait, quand il y en avait, achevait de se gâter dans les bidons.

Il considérait Rosa Pardoux avec un intérêt nouveau et commençait à comprendre des choses. Il n'est pas d'âge pour que l'esprit vienne aux garçons, non plus qu'aux filles. Plusieurs fois il la vit dans les parties basses de la ville, autour des entrepôts, ou bien traînant sous les arceaux de la rue Gambetta avec des garçons de mine douteuse. Didier était d'autant plus émerveillé, comme on le pense, par les petites révérences et les paupières baissées, rites valables dans le périmètre des Hauts-Quartiers, et plus précisément dans celui du jardin qui entourait Arditeya.

Il avait dû congédier sa femme de ménage, ne pouvant plus la payer mais elle continuait à lui assurer une heure de ses services de temps à autre et il confiait toujours la clef à Rosa. Du reste, il tenait beaucoup à son courrier et Rosa restait autorisée, en son absence, à se glisser chez lui pour l'y déposer. Il était convenu dans ce cas qu'il suspendait sa clef à un clou devant la porte de la cuisine de Mme Blin. Il avait enseigné à Rosa le respect de ce courrier et elle lui rendait ce service avec une gentillesse qui n'était peut-être pas dépourvue de malice. En cela, mais en cela seulement, il avait réussi à faire de Rosa une bonne élève.

De menus objets qu'il laissait traîner à dessein continuaient à disparaître, des gommes, des crayons de couleur, des cartes postales. On trouvait en ce temps-là, pour presque rien, dans les bazars – magasins qu'il avait toujours fréquentés avec prédilection – des verres dépareillés qui étaient l'objet de sa convoitise. Rien ne lui plaisait tant alors que quelques tiges de flouve ou de pâturin dans un grand verre d'eau. Il avait trouvé

ainsi, pour quarante sous, un assez beau verre au pied légèrement teinté de mauve. Mais il avait dû l'acheter en rêve, car aucun objet ne disparut aussi vite de son champ de vision. À peine avait-il eu le temps de le poser sur la table et de s'absenter une heure qu'en rentrant il rencontrait Rosa qui descendait son escalier, habillée pour sortir, un sac de plage balancé au bout du bras.

– La femme de ménage avait laissé la clef sur votre porte, lui dit-elle sans se troubler, avec un sourire qui écartait ses grosses lèvres rouges sur ses dents. J'allais la mettre au clou.

– Est-ce que cela arrive souvent ? dit-il.

Un mouvement des cils.

– Quelquefois…

– Heureusement, dit-il, je ne crains pas beaucoup les visites. Vous savez, chez moi, il n'y a pas grand-chose dont on puisse faire son profit. Mais pour le principe…

Elle rougit, ce qui ne signifiait rien, car elle rougissait peut-être pour autre chose.

Naturellement, le verre s'était volatilisé. Il se dit qu'il s'était fait auprès de ces femmes une telle réputation d'homme distrait que l'idée pourrait bien venir à Rosa, à l'occasion, de venir chercher l'argent dans sa poche. Une fois le principe admis, cela devenait curieux à observer.

Plusieurs fois encore, Didier trouva Rosa chez lui en rentrant. Elle semblait s'y plaire, elle avait toujours un bon prétexte à faire valoir, la clef oubliée, le courrier, l'eau des fleurs à renouveler. Il lui fit prévoir que cela allait finir, que la femme de ménage avait dû le quitter et qu'il ne la remplacerait pas. Elle parut contrariée.

– Pourquoi n'en prendriez-vous pas une autre ?

– Tout ici est si petit, dit-il ; je peux bien faire le ménage moi-même chaque jour avant de m'en aller. C'est une gymnastique. Et puis, il ne m'est pas très agréable que des étrangers viennent chez moi en mon absence, même pour me rendre service. Cela dérange toujours quelque chose. Il y a presque chaque fois un objet que je ne retrouve pas.

Un mouvement de tête, le coup des yeux baissés, puis relevés en plein visage. Fichtre, quels yeux !… Il ne lui avait pas encore vu ces yeux-là.

– Ainsi avant-hier, dit-il, mon coupe-papier… Ce n'était que de l'acier, mais j'y tenais ; un ami m'avait rapporté cela d'Allemagne, avant la guerre… A-t-il glissé sous une boiserie ? Je n'en sais rien. Avouez que c'est désagréable…

Nouveau mouvement du cou, nouveau regard ; elle braque admirablement, ce n'est qu'un éclair, mais elle ne rate pas son homme. Elle est émue, agitée – ça, c'est plutôt sympathique. On voit presque ses artères battre dans son cou laiteux, et sa belle poitrine se soulève à une cadence accrue. C'est sans doute un petit moment qui comptera dans sa journée. Et il est temps que ce tête-à-tête finisse, car il compterait bientôt dans celle de Didier.

– Et je pourrais vous énumérer d'autres objets qui ont disparu, dit-il, et même de l'argent.

– De l'argent ?

– Oui. Ça vous fait rire ?…

Il était près de la fenêtre, elle près de la porte, c'est-à-dire pas très loin l'un de l'autre.

– C'est nerveux, dit-elle en riant plus fort, tout en s'appuyant de la hanche à la barre du lit et en serrant ses mains l'une contre l'autre. C'est toujours comme ça, maman vous le dirait : quand on m'annonce quelque chose de ce genre, un vol, un accident, une mort, je ris, je ne peux pas faire autrement… Vous m'en voulez ?…

– On ne peut pas vous en vouloir de rire, dit-il. Vous êtes une enfant. Une enfant qui grandit un peu vite, qui manque de…

Elle allait partir, elle redresse la tête et attend. Rien ne passionne les gens comme les points de suspension. Elle regarde Didier, attend ce qu'il va dire, le sollicite, par un « eh bien ? » impatient, l'air de dire : « Ne croyez pas que vous allez vous en tirer comme ça… » Comme si cela pouvait l'intéresser de connaître la vérité sur elle-même.

– … Qui manque un peu de conseils, dit-il. De bons conseils…

– Vous voudriez me conseiller ? dit-elle avec un petit air de défi.

– Oh, ce serait beaucoup trop difficile !… dit-il, battant en retraite. Pour ma part, Dieu merci, je n'ai pas à vous apprendre autre chose qu'un peu de latin…

À son tour il attend ce qu'elle va dire. Elle se tait, mais elle reste.

– À vrai dire, poursuit-il, une conversation comme celle-ci vaut bien une explication française… Ça balance les mérites d'un résumé de l'exposition d'*Andromaque*, n'est-ce pas, ou d'un chapitre de *la Nouvelle Héloïse*… Mais, dites-moi, chère enfant, quelle manie de toujours emporter ce sac avec vous ?…

– C'est mon sac de plage.

– Vous allez à la plage ?

– Non. Mais je ne peux pas m'en séparer. Mes lectures… Mes petits secrets…

– Vous allez vous faire arrêter, si vous vous promenez tout le temps avec ce sac. On va croire que vous transportez des secrets qui ne sont pas les vôtres…

Elle le regarde. Puis elle baisse les yeux. Ils se sont compris.

Comme il fait un mouvement vers la cuisine pour lui signifier que sa visite a assez duré, ils s'embarrassent tous deux dans la porte, elle voulant lui céder le pas, par une politesse mal comprise, et lui l'invitant à passer. Rêve-t-il ?… Il lui semble pourtant qu'elle ne se hâte pas trop de rompre le contact, et qu'elle reste serrée contre lui, dans l'embrasure étroite qui sépare les deux pièces, un peu plus de temps qu'il ne serait nécessaire. Peut-être, se sachant dévoilée et craignant les conséquences, voudrait-elle se racheter ?… À moins encore qu'elle n'aime tout particulièrement ses victimes, ou qu'elle ne les élise en prévision de ce qui peut arriver ensuite ? Ou que tout cela ne soit qu'un moyen d'attirer l'attention – une œillade un peu appuyée en somme ?

La voix de Didier la rattrape comme elle fuit en désordre dans l'escalier…

– Eh bien, mademoiselle ! La révérence, s'il vous plaît !…

Quelques jours plus tard, Rosa, assise sur le coin de son lit, feignait de lire un de ses livres, le coupe-papier d'acier armorié bien en évidence sur la table.

– On a retrouvé votre coupe-papier, dit-elle. Il était dans une fente du parquet. C'est toujours comme ça.

À l'audition de ce mensonge, il décide brusquement que son indulgence à l'égard de cette petite voleuse a assez duré. Ou bien est-ce cette façon de s'asseoir sur le lit qui lui fait prendre la mouche ? Évidemment, on ne peut guère s'asseoir que là – l'unique chaise est inutilisable, défoncée, bancale – mais tout de même… À son âge on n'a pas besoin de s'asseoir.

– C'est bon, dit-il un peu brutalement. Je ne vous demandais rien. Pourquoi vous donner la peine de mentir ?

Elle se redresse à peine et rougit, uniquement parce qu'elle ne peut pas s'empêcher de rougir à tout ce qu'on dit.

– Oh, dit-elle comme si elle suçait un bonbon, vous êtes violent !… (Nuançant ses effets :) Violent et… injuste !

Un silence.

– Et si j'allais raconter tout ça à votre… à Mme Blin ? dit-il.

Elle hausse les épaules. Elle pense visiblement : « Cette vieille… »

– Votre femme de ménage m'a confirmé qu'elle n'allait sans doute plus pouvoir venir, dit-elle. Est-ce que vous ne voulez pas que je vienne de temps en temps ?… J'en ai parlé à maman. Elle serait d'accord…

Il la considère rapidement. Elle a baissé les yeux et ramène ses jambes sur le lit, en chien de fusil. Nom d'une pipe !… La voilà étendue. Il croit deviner ce qui lui passe par la tête.

– Vous êtes fatiguée ? dit-il.

Une seconde, elle soutient son regard.

– Euh… Ouuii… Vous ne trouvez pas que le temps est fatigant ?…

Didier pense que si on lui racontait cette histoire, il la trouverait incroyable. L'élève des sœurs, du collège de l'Étoile, une héritière des Hauts-Quartiers… Et quinze ans ! Oui, quinze ans, et cet âge, comme disait Lamartine…

– Mme Blin sait-elle que vous êtes là ? demanda-t-il.

– N… Non… Je ne sais pas… Je crois qu'elle est sortie…

Elle ouvre ses yeux tout grands. Des yeux gris-vert. Vastes, limpides – et innocents, bien sûr. Rien n'est plus menteur que les yeux d'une femme. Enfin, elle a un battement de paupières. Ses seins se soulèvent en mesure… Quel corps !

– Allons, ouste, dit-il. Debout ! Et plus vite que ça !… Si tu ne comprends pas, je t'expliquerai quand tu seras plus grande.

Mais elle n'en croit pas ses oreilles.

– N'oublie pas ta leçon, ajoute-t-il. Les verbes déponents et la formation du supin. Compris ?…

Elle hésite encore. Il la tire par les bras, pour que ça aille plus vite. Le lit, sans être grand, occupe une bonne partie de la chambre. Ce qui fait que, pour sortir, elle est encore une fois obligée de passer devant lui, comme l'autre jour, dans l'espace étroit qui est entre la table et le pied du lit. Il ne s'écarte pas. Il a le droit d'être nerveux, après tout. À son passage, comme elle traîne et essaie de jouer de la prunelle (où a-t-elle appris ça, bon Dieu ?), Rosa reçoit une paire de gifles retentissantes.

– Pour t'aider à sortir ! crie-t-il. Et tiens : un petit souvenir…

Et il lui fourre le coupe-papier dans le sac.

Il était d'excellente humeur.

On ne gifle jamais assez les jeunes filles.

Rosa reprit son attitude de reine, de petite star méprisante et distraite, sauf que Didier fut enfin débarrassé de ses visites et qu'il s'occupa lui-même de son courrier ; et la vie reprit comme par le passé. Le petit prêtre qui avait dû abandonner le Séminaire en même temps que les autres, mais qui était cantonné dans la région, avait repris le chemin d'Arditeya, ne voulant pas renoncer à son mystérieux devoir. Les femmes du quartier continuèrent à postillonner au-dessus des bidons de lait découverts, comme par le passé, et plus que par le passé les queues s'allongèrent à la porte du Boulanger, de la Bouchère, – non qu'il y eût quelque chose de plus à vendre, mais il s'agissait pour chacun de ces boutiquiers de montrer qu'il était devenu quelqu'un, et c'était un plaisir pour ces dames de faire droguer les pauvres gens, puisque ceux-ci ne pouvaient plus se passer d'elles et qu'ils n'étaient même plus libres de changer de fournisseurs. Chaque être se constituait ainsi en puissance et la dictature du médiocre s'exerçait à plein. Parfois, au bout de deux heures de queue inutile, une femme, une petite fille, un vieillard tombaient de faiblesse ou d'inanition, et la Bouchère profitait du désordre pour refiler dans son arrière-boutique à quelque bourgeoise qui n'avait pas attendu, un gigot de mouton sans ticket. Après quoi la pemière de ces dames recommençait la litanie de ses politesses, tandis que le Boucher, qui buvait, rentrait tout à coup en jurant, piétinant les malheureuses et lançant aux petites filles, sans que personne osât protester, des remarques sadiques qu'elles ne comprenaient pas mais qui les faisaient pleurer.

La véritable ignominie des Français à cette époque, leur ignominie de vaincus, c'était dans les échoppes, les boutiques, autour des comptoirs qu'il fallait la contempler.

Les guerres avilissent les peuples parce qu'elles sont le triomphe des trafiquants. Cela ne s'oublie pas si vite.

Les Aubert avaient été rejoints par leur fille, venue de Bretagne, dont le mari était en Angleterre, et parfois Didier faisait le tour de la ville et descendait vers les faubourgs pour aller chez eux, dans la petite maison qu'il leur avait dénichée près des Arènes. Cette promenade lui faisait traverser, dans le prolongement des Hauts-Quartiers, toute une série de quartiers luxueux qui cernaient la ville et auxquels s'attachait l'épithète flatteuse de « résidentiels ». Quartiers paisibles, jardins ouverts sur les vallées, fleurant le jasmin et la glycine, vieux murs frissonnants de vigne vierge, tapissés de velours, abritant l'adultère et l'imposture, et les démons insatiables du Profit, décors idylliques du faux bonheur vécu au son des cloches, du vice béni par les puissances de ce monde et de l'autre.

Didier trouvait sa mère non plus, comme autrefois, filant la laine auprès de la croisée, pénélopant des tricots interminables ou des couvre-lits au crochet, mais attelée à d'étranges travaux d'aménagement ou de réparation, et sa sœur noyée jusqu'à la ceinture dans les lessives. Et pourtant, à l'heure du repas, tout s'arrangeait autour d'une crêpe à l'eau ou d'un plat de châtaignes, et l'on pouvait jouir d'un rayon de soleil sur la maison. M. Aubert, rescapé de Dunkerque, passait sa vie en démarches, guettant chaque jour au courrier des nouvelles de son patron dont l'usine avait été sinistrée et qui parlait de reconstituer une affaire au Maroc, dès que les circonstances le permettraient.

La maison était précédée d'un jardinet de proportions minimes, pris sur la route dont la propriétaire avait abusivement enclos un segment, pour pouvoir élever son loyer ; et les petites plantations de Mme Aubert, primevères et capucines, semées avec application sur cette terre ingrate bourrée de briques et de débris de ciment, mettaient au cœur de Didier une sorte de tendresse désespérée.